

*J'ai toujours aimé observer l'horizon. Les étendues de terre qui permettent de voir très loin. Ça me rassure, je crois.*

Les champs de culture sont recouverts d'une fine couche de neige, et quelques maisons s'invitent dans le paysage. Marie pourrait, comme chaque année, trouver cela très apaisant, mais elle reste figée au volant de sa voiture garée sur le bas-côté de la route. Elle vient de griller une cigarette très rapidement, l'écrase dans son cendrier et en rallume une aussitôt. Malgré la fenêtre entrouverte, l'air dans l'habitacle est presque irrespirable, et elle essaie de dissiper la fumée d'un geste distrait. Elle pose la main sur sa poitrine. Le poids est de nouveau là. Elle lève les yeux vers le miroir de complaisance, tente d'estomper ses cernes et se pince les joues. Mouais. Pas terrible, le résultat. Elle attrape sa terre indienne dans l'espoir de se donner meilleure mine. Elle replace la main sur son sternum. Allez. Expire. Il reste trois cents mètres. Elle est chaque fois surprise par la distance que cela représente. Trois cents mètres, ce n'est rien. Inspire. Trois cents mètres, quoi, c'est bon, tu l'as eue ta pause, là, maintenant! Bouge-toi, quoi, allez, ils t'attendent. Elle démarre le moteur de la voiture. Trois cents mètres, c'est vrai que ce n'est rien. Mais c'est toujours trop quand on manque de souffle.

Marie se gare dans les graviers qui longent la maison, saisit son sac, y fourre négligemment son briquet, ses clopes, sa trousse à maquillage, interrompt son mouvement comme pour reprendre une respiration, ouvre sa porte, s'extrait – faudra quand même faire disparaître ce gros bourrelet étouffé par la ceinture –, la claque, tire sur la portière arrière qui grince et extirpe trois sacs de courses bien trop lourds. Elle devrait faire deux trajets. Mais elle s'y refuse tant elle veut à tout prix vider cette voiture en une fois, c'est pas trop demander quand même, et encore, ils auraient pu entendre qu'elle arrivait, venir voir si elle avait besoin d'aide, mais personne ne remarque jamais son retour, même quand elle revient des courses, c'est comme ça, elle se débrouille toute seule, bref, allez, arrête de te plaindre, active-toi. Elle repousse d'un pied la portière et essaie d'attraper ses clés coincées dans sa main droite, maintenant saucissonnée par les anses des sacs. Elle se contorsionne pour tenter de verrouiller la voiture quand, tout à coup, sa trousse à maquillage s'écrase sur les pierres humides. Fait chier. Elle se plie en deux pour la ramasser, et elle sent déjà la transpiration qui perle dans son dos, voilà ce qui arrive quand on se laisse aller à manger des cochonneries, quand on n'est pas capable de faire un régime et que la seule perspective réjouissante de l'hiver est celle d'une choucroute généreuse ou d'une raclette coulante. Elle passe la petite barrière qui la sépare de l'arrière-cuisine, se dit qu'il n'y a rien de plus sinistre qu'une terrasse non entretenue sous de la neige qui fond, elle devrait demander de l'aide à son père, lui qui aime tant jardiner, il viendrait sûrement, elle ouvre la porte comme elle peut mais ça coince, elle bataille, c'est quoi qui bloque, encore certainement le vélo d'Antoine qui a dû glisser, déjà quelle idée de le mettre dans une buanderie, surtout pour pédaler deux fois l'an, elle

accentue son effort et parvient enfin à s'infiltrer dans la pièce, complètement exténuée et en nage. Elle pose les paquets près de deux tas de linge sale qu'elle écarte vigoureusement du pied, éclaire sa voix et lance avec un enthousiasme feint *je suis rentrée!* Elle fourre sa trousse à maquillage dans le seul espace libre sur la machine à laver, remarque du coin de l'œil l'évier rempli de pots de peinture, de pinceaux non rincés et de vêtements tachés, et crie de nouveau *vous êtes où mes chéris? Maman est rentrée!* Marie avance vers la cuisine, pousse la porte, et est submergée par la télévision qui hurle, les pleurs de Léna et la voix sèche de sa mère qui recouvre le tout *c'est toi Marie? Mets moins fort, Papa, on ne s'entend pas. C'est toi Marie?* Elle a beau répondre trois fois *oui c'est moi*, sa mère continue sa litanie jusqu'à ce qu'elle l'aperçoive et lance alors vers l'étage *les garçons! Maman est rentrée! Les garçons!* Marie tente de ne pas se laisser aggraver par ce son strident qui lui irrite les tympanes et observe son père, assis dans le grand canapé dont tous les coussins ont été enlevés pour construire une cabane autour de lui, tellement absorbé par l'écran qu'il ne semble pas avoir remarqué qu'il a sur la tête une sorte de casquette ridicule, fabriquée avec la sortie de bain fuchsia de la petite et, Marie peine à identifier l'autre partie, elle plisse les yeux, oui, c'est bien ça, le jouet du chat en poils synthétiques. C'est toujours une sensation étrange de regarder un de ses parents et de se rendre compte qu'il a pris un coup de vieux. Mais cette vision-ci la frappe avec violence : sa carrure plus étroite, son visage creusé et ses yeux fixes ; il répond machinalement aux questions inversées de Julien Lepers sans prêter la moindre attention à l'agitation qui règne dans la pièce.

– Tu en as mis du temps! tonne sa mère dans son dos, on a fait de la peinture et ils se sont mis en tête de transformer ton père en Davy Crockett. Évidemment, comme d'habitude, il se laisse faire. Ils sont partis chercher une couverture pour...

Liliane n'a pas le temps de finir sa phrase que Tom et Jean déboulent de l'escalier en traînant derrière eux une énorme housse d'édredon.

– Maman! On a fait une cabane!

– Regarde, Maman! Papyja est le garde de la forêt!

Marie fait son plus beau sourire aux deux garçons qui lui sautent dans les bras. Puis elle embrasse distraitement sa mère et invoque en guise d'excuse :

– Il y avait du monde au supermarché, et...

Liliane l'interrompt et se met à ànonner le récit du moindre détail de la fin de journée, pendant que ses fils lui montrent comment ramper et se faufiler dans l'antre de Davy Crockett et que Léna s'époumone en haut, le tout rythmé par les questions débitées à toute vitesse par l'animateur. « Mythologie. Dans la mythologie grecque, je suis une dryade. Poursuivie par Aristée, je fus mordue par un serpent qui me fit une blessure mortelle... »

Marie se sent oppressée. Le poids est là. Sur sa poitrine.

– Tom a fait ses devoirs, poursuit Liliane. Et...

– Maman! Maman! Regarde, c'est comme ça qu'on rentre dans la cabane sans faire tomber les coussins!

Marie ne sait ni à qui ni quoi répondre, le vacarme est assourdissant. Et à peine le présentateur a-t-il lancé « Orphée, mon mari inconsolable » que le père de Marie se met à scander *Eurydice* en se tapant sur les genoux. Mais les deux participants, eux, n'ont pas l'air de comprendre, et son père, agacé, affirme de plus en plus fort *Eurydice, c'est Eurydice* tandis que l'animateur poursuit rapidement « alla me chercher jusqu'aux Enfers dont il devait ressortir en marchant devant moi sans jamais se retourner. Oubliant cette convention, Orphée me perdit à tout jamais. Mon histoire a inspiré de nombreux peintres, parmi lesquels Poussin, je suis... » *Eurydice*, vocifère son père, *Eurydice!* « Je suis... je suis... Eurydice! » conclut avec déception Julien Lepers qui soupire des « Oh! » et des « Ah! » condescendants.

– Depuis quand est-ce que Papa regarde ça ? Il regarde des jeux maintenant ? s'étonne Marie. Et pourquoi Léna hurle seule là-haut ?

– Ils ont été très sages, mais qu'est-ce qu'ils sont bruyants ! On voit bien que ce sont des garçons... Toi, bébé, on t'entendait si peu que je pensais toujours que tu étais morte.

Marie ne relève pas le sarcasme de sa mère, prend la télécommande et baisse le son avec autorité.

– Bonsoir, Papa. Désolée, mais on ne s'entend plus ici. Je ne savais pas que tu aimais cette émission. Et alors, ces dix jours de golf ?

Il lui sourit gentiment sans répondre. Elle en profite pour le dévisager.

– Ça va ? On dirait que ça ne t'a pas réussi, ces tournois au grand air, t'es tout tiré !

– Forcément, gronde Liliane, à force de faire le sot avec tes fils, il est épuisé. Et toi, ça va ? enchaîne-t-elle sans lui laisser le temps de réagir. Léna n'a pas voulu dormir. Je l'ai remise dans son lit mais elle pleurniche comme ça depuis une demi-heure...

Marie se dirige vers l'escalier. Visiblement, sa mère et elle n'ont pas la même définition du verbe « pleurnicher ».

– Ne va pas la chercher ! Elle fait des caprices !

– Elle a quatre mois, Maman. Et là, elle hurle, je te signale.

– Tu la gâtes beaucoup trop. Allez, Papa. On va y aller...

Marie monte les marches quatre à quatre et entre dans une minuscule chambre colorée. Il n'y a qu'un lit cage blanc dont la peinture commence à s'écailler et un fauteuil. Les étagères sont encore au sol, ça fait des semaines qu'elle demande à Antoine de les fixer, il faut toujours insister avec lui, c'est fatigant. Marie prend Léna dans ses bras et la reconforte. *Maman est là, chérie... Oh oui ! Tu as eu un gros chagrin. Ouh, que la vie n'est pas toujours drôle, hein, ma puce ? Ouh, que la vie n'est pas facile...* Elle s'assied dans le fauteuil en face du lit, appuie sa fille contre sa poitrine et chantonne doucement tout en regardant par la fenêtre avec lassitude. Les parterres sont en friche, les haies ne sont toujours pas taillées et le toboggan mériterait un bon coup de Kärcher. Puis elle observe la pièce, sent une forme de découragement la gagner, ses yeux glissent vers le palier, et elle s'aperçoit que le sol est recouvert de Lego et de Playmobil en tous genres.

– Les garçons ! Venez ranger !

– Attends, ils mangent !

– Mais ce n'est pas le moment, Maman ! On va bientôt dîner !

– On ne t'entend pas ! Que dis-tu ?

*Laisse tomber.* Elle se relève avec Léna et sort de la chambre. Elle hésite un instant, consternée devant les jouets éparpillés, puis se lance dans une séance de gymnastique pour les ramasser avec la petite dans les bras. Elle les jette dans un grand panier en osier avant de descendre et de découvrir sa mère occupée à découper une tarte.

– Pourquoi tu leur donnes toujours quelque chose à manger quand ce n'est pas l'heure ?

– Mais ils ont faim, ces pauvres chéris ! se défend Liliane en souriant à Léna. Et alors, on ne pleure plus ? Maman te gâte de trop, hein, oui, Maman te gâte de trop !

– Maman, s'il te plaît...

– Oh, mais tu fais comme tu veux ! Si une mère ne peut même plus conseiller sa fille ! Je te dis que tu n'es pas assez sévère. Ils le sentent. Moi, quand je t'ai eue, on disait que c'était bon pour un bébé de se faire un peu les poumons.

– T'avais à peine vingt ans et c'était une autre époque.

– Justement. Quand on a vingt ans, on ne fait pas tant d'affaires...

– J'oublie toujours à quel point tu as été une mère parfaite.

– Je ne dis plus rien! Je ne dis plus rien! De toute façon, on ne peut te faire aucune remarque. Tu en as de ces cernes...

– J'ai eu une grosse journée, et elle est loin d'être finie.

– Tu en fais beaucoup trop. Tu viens à peine de recommencer à travailler et il fallait que tu te mettes en plus le théâtre sur le dos! Tu dois te consacrer à tes enfants. Ton père n'aurait jamais accepté que je rentre aussi tard dans l'après-midi ou que j'occupe mes week-ends à des choses inutiles comme tu le fais...

– Elles ne sont pas inutiles. Ça me fait du bien.

– Ça, c'est sûr qu'on peut voir à ta tête qu'elles te font du bien! Tu ne trouves pas, Papa? Dis-lui, toi! Jacky s'extirpe du canapé avec lenteur, sourd à ce que lui dit Liliane. Il retire sa casquette de fortune, s'approche de Marie, lui fait un petit clin d'œil et lui serre le bras tendrement en murmurant *Allez, courage, ma belle...*

– Comme toujours, c'est elle que tu soutiens, persifle Liliane.

Marie n'en peut plus. Elle sait qu'elle devrait remercier ses parents de l'aider, mais ces retours en fanfare l'épuisent, il faut toujours que sa mère soit piquante, qu'elle crache son venin sur quelqu'un. Et elle est triste qu'une fois de plus son père baisse la tête et se contente simplement de poursuivre sur le même ton :

– Et ton projet d'écriture, ça avance?

– Qu'est-ce que tu veux qu'elle ait le temps avec tout ce qu'elle fait! intervient Liliane. Allez, bisous, mes petits trésors.

Elle bécote Tom et Jean rapidement, rassemble ses affaires pendant que Marie embrasse son père avec affection.

– Tu sais, lui murmure-t-il à l'oreille discrètement, j'ai cru longtemps que tu serais médecin comme moi. Puis j'ai été ravi pour toi que tu choisisses l'enseignement. Les sciences humaines, ça te correspond. Mais je vois bien que tu as envie d'autre chose. Cherche jusqu'à ce que tu trouves ce qui t'épanouit vraiment. Crois-moi. La vie est trop courte pour renoncer aux rêves.

Marie sourit à son père, étonnée, qu'est-ce qui lui prend tout à coup? En même temps, ça la touche qu'il semble si bien la connaître et décèle le questionnement qu'elle traverse. Marie regarde ses parents s'éloigner, avec Léna dans les bras et les deux garçons à côté d'elle. *Allez, faites au revoir à Papyja et Mamy.* Quel soulagement. Et quelle culpabilité d'être soulagée. Elle sourit au voisin qui promène son chien. Oui, je sais, monsieur, nous sommes si touchants comme ça sous le porche à faire des gestes tendres vers mes parents qui s'éloignent. Oui, mes enfants sont beaux et sentent le bonheur sucré. Oui, c'est vrai, quelle joie d'être chez soi. Oui, monsieur, nous avons l'air d'une famille heureuse et comblée. Mais seulement l'air, monsieur, seulement l'air.



Née en 1976 à Liège, **VÉRONIQUE GALLO** est agrégée de littérature, matière qu'elle a enseignée près de dix ans. Aujourd'hui comédienne et dramaturge, elle est l'auteure et la créatrice de la série *Vie de mère* et du spectacle *The One Mother Show*, plébiscité par le public en Belgique, en Suisse et en France. Son premier roman, *Tout ce silence*, publié en 2012, paraîtra chez Pocket en 2020.

Véronique Gallo, *Pour quand tu seras grande*  
Roman

176 pages | ISBN 978-2-35087-738-9 | 17 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2020 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)